

→ Troisième rencontre, autour du thème du « Voyage ».



Pendant la période de confinement, nos regards étaient quelque peu contraints sur ce qui nous était le plus proche.

Le temps parfois suspendu, était favorable pour reprendre des lectures, écouter nos airs de musique

préférés ou bien encore contempler des images insolites d'un monde à l'arrêt.

Des témoignages se sont fait jour pour proposer de construire un « monde d'après » plus beau !

Dans la poursuite de notre tentative d'appréhender le monde, nous vous proposons donc, cette fois de croiser nos regards sur la beauté.

→ Compte-rendu de la rencontre Club essai n°3 du 25.06.2022

Pour cette rencontre, nous étions treize présents, curieux de cette rencontre sur le thème du Voyage, avec en préambule une improvisation au piano proposée par Bertrand.

Bertrand, Jean-Philippe et Françoise ont présentés les livres suivants

- *Éloge des voyages insensés*, Vassili Golovanov, publié aux éditions Verdier.
- *La bougeotte, nouveau mal du siècle*, Laurent Castaignède, publié aux éditions Ecosocité, collection Polémos, combattre, débattre
- *Voyage en Italie*, Johann Wolfgang Von Goethe, publié aux éditions Bartillat.



→ Johann Wolfgang VON GOETHE, *Le Voyage en Italie*, Edition Bartillat -Collection Omnia, Préface de Jean Lacoste « *Goethe ou la nostalgie du voyageur* », 3^{ième} édition revue et corrigée -2003 (*présenté par Françoise*).

« Ce grand monde [...], c'est le miroüer où il nous faut regarder pour nous connoître de bon biais » Montaigne.

« Kennst du das Land wo die Zitronen blühn... », *Connais-tu le pays où fleurissent les citronniers*), Mignon. Les années d'apprentissage de Wilhem Meister (Roman page 498).

1 - Présentation (très) personnelle du Voyageur !

Qui ne connaît pas Goethe, ? Il fait partie de ces écrivains tels qu'Homère ou Shakespeare dont tout le monde connaît au moins le nom.

Pour ma part, j'avoue avoir cultivé avec une réelle et sincère mauvaise fois, un véritable préjugé à son égard.

C'était pour moi un écrivain allemand de la fin du XVIIIème/début XIIème siècle.

Johann Wolfgang Von Goethe est effectivement né le 28 août 1749 à Francfort (il meure le 22 mars 1832 à Weimar).

Je savais qu'il était l'auteur « Des souffrances du Jeune Werther » (1774). Un livre que j'ai classé sans même l'avoir lu, ni même feuilleté, bien entendu ! à tort dans la catégorie « romantique » alors qu'il témoigne plutôt du mouvement littéraire du « Sturm und Drang », bref un ouvrage certainement « ennuyeux et vieillot »

Et puis, un jour j'ai lu une biographie d'Angelica Kauffmann (Le Destin d'Angelica Kauffmann – Françoise PITT-RIVERS publié chez Biro Editeurs – 2009).

Angelica Kauffmann était une femme peintre contemporaine de Goethe (octobre 1741, novembre 1805). Née dans le canton des Grisons, en Suisse, elle passera la majeure partie de sa vie en Angleterre (à Londres) et en Italie, notamment à Rome. C'est surtout lors du second séjour à Rome, qu'une grande amitié va naître en Goethe et Angelica.

Goethe appréciera très vite sa compagnie tant :

« Il est fort agréable de regarder les tableaux avec Angelica [...] parce que son œil est très exercé et sa connaissance du métier très grande » (Voyage en Italie, page 209)

Nous verrons par la suite, combien la qualité du regard est importante pour Goethe.

Par ailleurs, Angelica, fait preuve d'une belle curiosité et ses importantes connaissances intellectuelles lui permettent de s'intéresser à beaucoup de sujets, autres que la peinture et notamment d'échanger sérieusement avec Goethe sur sa future théorie des couleurs.

Selon Jacques le Rider : « C'est en discutant avec les peintres, par exemple Angelica Kauffmann, à propos des ombres ou du coloris bleu ou l'harmonie des couleurs sur la toile, que Goethe renouant avec l'inspiration des carnets de Léonard de Vinci fera progresser sa théorie des couleurs » (Extrait de Jacques le Rider, Aux origines de l'abstraction, Paris, Réunion des musées Nationaux, 2003, page 117.)

Mais moi, à l'époque, ce que j'ai surtout retenu c'est cette fameuse phrase :

« Elle avait un incroyable talent, et véritablement immense pour une femme » (Voyage en Italie, page 434). Une femme à qui en plus, il donne comme conseil de : « travailler moins mais plus en profondeur ». (Françoise PITT-RIVERS démontrera combien, selon elle, ce jugement était beaucoup trop hâtif).

Lors d'un séjour à Rome, j'ai découvert une de ses statues à l'entrée du parc Borghèse, grandiloquente et pompeuse à souhait : une statue immense sur un gigantesque piédestal, pour l'apercevoir il faut lever la tête à se décoller les pieds de terre.

Mon jugement était définitif : Goethe avait dû être un génie mais aussi un muflé qui avait sérieusement le « melon » !

Et puis, pour préparer cette rencontre, je consulte les rayonnages de notre bibliothèque, et tombe tout de suite sur le « Voyage en Italie ». Ouf ! C'est un pavé mais c'est peut-être l'occasion de s'y coller pour de vrai ! Fidèle à mon habitude, je commence par lire **les premières lignes de la préface de Jean Lacoste** (Philosophe, germaniste et auteur de plusieurs ouvrages sur Goethe).

Pas de doute, nous sommes en plein dans le thème : Parce qu'il ne s'agit pas d'un simple récit de voyage d'un écrivain voyageur, et encore moins de celui d'un aventurier.

Goethe va chercher à découvrir un monde nouveau, ou plus exactement, il va chercher à apprendre à voir, à regarder différemment, pour devenir un homme, un artiste nouveau. Goethe dira lui-même, que ce voyage fut pour lui une « renaissance ».

Ce faisant, j'ai, à ma grande surprise rencontré un vrai plaisir de lecture : son texte est très vivant :

- Truffé d'anecdotes, des rencontres plus ou moins comiques (page 36, scène où les habitants du petit village de Malcesine - pas très loin de l'Autriche- le soupçonnent d'espionnage parce qu'il dessine un vieux château à demi en ruine). Ou encore, je vous recommande d'aller voir l'histoire du chat chrétien ...
- Il va réellement à la rencontre des habitants, il décrit leurs caractères, retranscrits avec humour des scènes de rue, décrit les vêtements des femmes,
- En polymathe attentif, il parvient à nous partager ses connaissances importantes en géologie en météorologie et en botanique,
- Le format de la correspondance puisqu'il s'agit essentiellement de lettre ou d'extraits de lettres, « donne vraiment le sentiment de partager l'instant présent ». (Page 400)



Le Voyage en Italie est un remarquable guide touristique. C'est pour cette raison que Jean Lacoste, retient lui aussi comme d'autres l'avaient fait avant lui (Jacques Porchat, J. Naujac, W.H Auden, préface page II), le titre de « Voyage en Italie ».

Car écrit-il, on y retrouve, « *toute l'Italie dans toute sa somptueuse variété* ».

Cependant, le titre initial en allemand est « Italianische Reise » que l'on pourrait traduire aussi en français par « Le voyage italien ».

Cette seconde traduction, met l'accent, non plus sur le pays **mais sur le voyage** en tant que « moment d'une vie, trace d'une époque » (Jean Lacoste, préface page II).

Et d'autre part, « sur le voyageur, son rapport au monde et sa personnalité » (Jean Lacoste, préface page XXX).

Dans le fil des objectifs de nos rencontres étant de « Comprendre le monde », je vais surtout m'intéresser pour cette présentation, à la question suivante : en quoi le fait de voyager, d'aller voir ce « monde réel » (en fait une partie de l'Italie) va permettre va Goethe, chemin faisant de « naître ».

2 – « Le Voyage Italien »

Comme le souligne ce « titre de « voyage italien », le propos de Goethe est bien de décrire à ses amis le cheminement qui est le sien en tant qu'intellectuel et artiste et de donner à voir comment à son retour il est devenu un homme nouveau.

Il faut savoir qu'avant même ce voyage, ses amis le surnommaient déjà : « Der Wanderer » (le marcheur, le randonneur). Surnom qu'il revendiquait volontiers parce qu'il était celui qui faisait de nombreux déplacements pour retrouver ses amis. Mais aussi parce que de manière symbolique, à l'âge de 22 ans, il se demandait après des études de droit, quelle orientation donner à sa vie.

Ce livre s'inscrit bien dans **une démarche autobiographique**, que l'on peut classer dans la même catégorie que le texte « Poésie et Vérité » écrit à partir de 1811 et qui constitue ses mémoires.

Cette troisième édition correspond à l'édition originale publiée en 1829 qui visait à retracer le fil des écrits autobiographiques.

Elle reprend le découpage du livre en trois parties.

Les deux premières parties intitulées **De Carlsbad à Rome** et **Naples et la Sicile**, ont été publiées respectivement en 1816, et 1817 sous le titre général « Aus meinem Leben -Zweiter Abteilung -Erster Teil/ Zweiter Teil» (Souvenirs de ma vie – Deuxième section. Première partie/Deuxième partie).

Elles décrivent le premier voyage de Goethe qui se déroule du 3 septembre 1786 au 22 janvier 1787, à travers des lettres qu'il envoie régulièrement à ses amis et aussi qu'à Charlotte Von Stein.

La troisième partie du livre, correspondant au second voyage que Goethe effectue de juin 1787 à avril 1788. Cette fois, tous les textes ne sont pas de sa main, mais ils sont choisis par lui parce qu'ils « *Témoignent, comme de véritables documents, du bouleversement esthétique, intellectuel et sensible, existentiel que Goethe a connu lors de son voyage [...]* » (Jean Lacoste, préface page III).

En suivant le fil du récit autobiographique, je vais essayer de retrouver les traces du cheminement de Goethe à travers 4 questions : Pourquoi Goethe part tout seul, ce fameux 3 septembre à 3 heures du matin, pourquoi il part en Italie, comment il voyage et ce faisant quelle est la finalité de son voyage ?

1. Pourquoi il part et pourquoi en Italie ?

Le choix du voyage en Italie (surtout Rome) s'explique parce que Goethe est animé et orienté par une curiosité à plusieurs facettes :

Esthétique : il part à la découverte du classicisme dans le sillage des travaux de Winckelmann (historien de l'art allemand, 1717 – 1768 – théoricien du mouvement néo-classique).

Scientifique : Il est entre autres, passionné de botanique et il a une intuition dans un jardin de Padoue, qui va se confirmer à Palerme selon laquelle il existerait une plante primitive, c'est la théorie de l'Urplanze qu'il développera plus tard dans le texte sur « La métamorphose des plantes » (1790).



Curiosité scientifique aussi avec les prémices de la théorie des couleurs qu'il va développer au contact des peintres.

Artistique : il ne va pas cesser de vouloir améliorer, apprendre à peindre et à dessiner auprès des peintres. Même s'il ne deviendra pas un peintre de talent, il dit à plusieurs reprises comment le travail de la main lui permet de mieux comprendre les œuvres d'art.

Sa curiosité a été nourrie abondamment avant son départ par de nombreuses lectures qui lui **ont donné le désir de partir**.

Et au moment où il décide son voyage il sent bien que : « *tout, désormais, a été vu, décrit, imprimé* ». [...] « *il s'agit de reprendre intérêt au monde extérieur, d'essayer et d'éprouver par [son] esprit d'observation* », de voir « *si [son] œil est clairvoyant, pur, vif* », [...] « *Je ne cherche maintenant, dit-il que les impressions sensibles, qu'aucun livre, qu'aucun dessin ne procure.* » Ce qui est déterminant, c'est voir, voir soi-même, d'un regard que les souvenirs littéraires rendent encore plus intense ». (Jean Lacoste, préface page XXVI).

Donc il veut aller en Italie pour des raisons essentiellement esthétiques, artistiques et scientifiques mais aussi parce que **parmi** les livres qui ont nourrit son envie, il y a le récit du voyage effectué précédemment par son père en 1740. Son père, qui lui avait ramené une petite **gondole en souvenir**, jouet qu'il évoquera avec tendresse à son arrivée à Venise.

2. Comment il voyage ?

Au moment où il décide de partir, Goethe occupe un poste, aujourd'hui on le qualifierait de premier ministre du duché de Weimar

Il est en cure depuis le 27 juillet à Carlsbad avec la cour de Weimar et quelques amis et notamment une certaine Charlotte Von Stein, dame d'honneur de la duchesse douairière.

Il s'ennuie, il éprouve un grand sentiment de « vide » et de manque d'inspiration.

Il décide de fuir cette société de cour et Charlotte, dont la relation semble s'étioler.

Il dit qu'il « s'enfuit » (en fait, il a pris le temps de demander la permission à son chef le duc -qui lui accorde ce que l'on appellerait aujourd'hui un congé sabbatique).

Il voyage incognito : Il veut échapper à la vie de cours, fuir les mondanités futiles et retrouver du temps pour lui. Il recherche une certaine solitude qu'il peut se permettre car il parle couramment italien, il peut se débrouiller parfaitement.

Il voyage sous le pseudo : Jo.philipp Moeller de Leipzig qui deviendra Miller à son arrivée à Rome

Même si ce choix n'est pas tout à fait dénué une certaine marque d'orgueil (cf. Jean Lacoste, préface page XVII) cela démontre aussi, son intérêt réel et sincère pour découvrir par lui-même l'Italie.

Toutefois, il s'agit d'un incognito assez relatif, parce qu'il va très vite s'entourer de beaucoup d'amis eux-mêmes artistes, et c'est la deuxième caractéristique de son voyage.

Il voyage avec des amis : Tischbein (peintre – 1751 -1829) ; de Kniep en Sicile et d'Angelica Kaufmann (à Rome).

L'objectif principal outre l'amitié est d'apprendre ensemble, ils visitent des collections privées, des églises, des sites archéologiques, partagent de nombreuses réflexions. Et Goethe va prendre aussi toute sorte de leçons de peinture et de dessins pour tenter de devenir lui-même peintre.

Il prend le temps nécessaire :

Pour étudier des œuvres d'art, développer ses théories, poursuivre son œuvre littéraire

Il prend réellement le temps de flâner : voir, observer, classer.

Son voyage va durer en totalité des deux séjours, plus d'une année.

A plusieurs reprises, il se moque des comportements « touristes » y compris de ceux qui à cette époque effectuent le grand tour et qui visite tout très rapidement sans rien voir.

Pendant son voyage, il poursuit ses lectures :

J'ai été surprise de découvrir qu'il n'hésite pas à utiliser des guides !



A titre d'exemple :

Historisch-Kristische Nachrichten de Johann Jakob Volkmann – qu'il annote ou dont il recopie des passages.
Ou encore « Viaggio per L'Italia » le récit de son père.

Il ajoute à ces deux ouvrages ses propres observations.

« Reise durch Sizilien und Grossgriechenland » – Voyage de 1762-63 Johann Hermann von Riedesel : vision idéalisée de la Sicile – vision d'un archéologue comme Goethe qui croit retrouver en Sicile, le monde de l'Odyssée.

En plus des guides, il va acheter plusieurs livres pendant son voyage et notamment le fameux « Quattro libri dell'architettura – de Palladio (1508-1580) qu'il achète à Padoue.

Les livres lui ont donné le désir de partir, pendant son voyage ils l'aident dans ce qui va s'avérer être la finalité de son voyage :

3. La finalité du voyage : « Apprendre quelque chose de vrai »

Pendant toute la durée du voyage, Goethe va chercher sans cesse « à apercevoir ; à comprendre hors de soi les œuvres d'art, celle du passé, comme les antiquités grecques mais aussi les phénomènes naturels ».

Il cherche à apprendre et voir **quelque chose de vrai** : pour y parvenir, il recommande :

1 – De procéder à une abstraction du réel :

- En mettant de côté les mauvaises conditions matérielles du voyage (les auberges, les conditions de transport, l'état sanitaire des villes, la pauvreté,)
- En s'extrayant des ravages du temps car il observe des ruines la plupart du temps.

2 – Il recommande aussi se départir de cet imaginaire qu'il a si abondamment nourri avec ses lectures pour atteindre une perception des œuvres dans leur intention première, dans toute leur vérité singulière et aussi leur étrangeté.

Pour illustrer ce propos et terminer cette présentation je vais laisser les derniers mots à Goethe : Extrait page 174 qui résume vraiment la finalité de ce voyage

« Je pensais bien apprendre ici quelque chose de vrai ; mais que je dusse reprendre mes études de si loin, qu'il le fallût tout désapprendre, et même apprendre tout autrement, c'est à quoi je ne pensais pas : maintenant, je suis convaincu, et je me suis entièrement résigné ; et plus je dois me démentir moi-même, plus je suis content. Je suis comme un architecte qui avait voulu bâtir une tour et qui avait posé de mauvais fondements : il s'en aperçoit encore à temps, et il arrête avec empressement les travaux qu'il a déjà élevés hors de terre ; il cherche à étendre son plan, à le perfectionner, à s'assurer mieux de sa base, et il jouit avec avance de la solidité plus certaine du futur édifice. Veuille le Ciel, qu'à mon retour on puisse également sentir chez moi les conséquences morales de cette vie passée dans un monde plus vaste ! Oui, comme le sentiment artiste, le sentiment moral éprouve un grande rénovation ».



→ Laurent Castaignède, *La bougeotte, nouveau mal du siècle ? Transports et liberté*, 2021, Écosociété (coll. Polémos, Combattre, Débattre)
(présenté par Jean Philippe)

§1. Avec un tel titre (*La bougeotte, nouveau mal du siècle ?*), on se doute que ce livre a peu de chance de se trouver au rayon « Tourisme » ou « Récits de voyage » de votre librairie préféré.

De fait, l'éditeur Écosociété est un éditeur canadien engagé dans l'écologie politique et le débat de société. D'ailleurs, ce livre est publié dans la collection « Polémos, Combattre, débattre ».

L'éditeur rappelle sur son site que « *Polémos* signifie *combat, lutte, guerre*, en grec ancien. Il vient du mot *polemai*, *se remuer*, et a donné le mot *polémique*, qui renvoie à la discorde. » Cette collection a donc pour but d'accueillir « des textes aux paroles fortes », orientés vers la remise en question de nos modes de vie moderne.

D'ailleurs, la « Bibliographie sélective » à la fin de l'ouvrage donne la part belle à ces auteurs du XXe siècle qui ont été les premiers à développer une critique de la technique et qu'on reconnaît aujourd'hui comme les initiateurs de l'écologie politique ou comme des précurseurs de la décroissance : Bertrand de Jouvenel, Bernard Charbonneau, Jacques Ellul, Lewis Mumford, Ivan Illich, André Gorz...

Ces premières générations comme celle de Mumford ou d'Ellul étaient celles d'historiens, de géographes, de philosophes ou de journalistes... Laurent Castaignède fait partie d'un nouveau genre d'intellectuels (comme Olivier Rey ou Jean-Marc Jancovici), celles des diplômés des grandes écoles d'ingénieurs qui fondent leur critique de la modernité technicienne sur un croisement entre la sociologie, la philosophie, l'histoire des sciences et la connaissance précise des phénomènes physico-chimiques mis en jeu dans les problèmes sanitaires, écologiques ou climatiques qui s'imposent à nous.

Laurent Castaignède est en quelque sorte un repentir : diplômé de l'École Centrale de Paris, il a été travaillé pendant neuf ans chez Renault avant de quitter la filière automobile et de créer un cabinet spécialisé dans l'évaluation de l'empreinte carbone. C'est dire s'il s'y connaît en matière de moyens de transports !

L'auteur n'en est pas à son coup d'essai puisque ce livre est en quelque sorte le petit frère d'une étude plus dense publiée chez le même éditeur trois ans plus tôt sous le titre ***Airvore ou la face obscure des transports***.

Les deux livres abordent de deux manières complémentaires, qui se rejoignent souvent, la critique des transports motorisés.

Le premier (***Airvore***) sous l'angle sanitaire et écologique, le second (***La bougeotte***) sous l'angle psychologique et philosophique. Le premier a pour sous-titre « Chroniques d'une pollution annoncée », le second « Transports et liberté ».

De fait, c'est bien ce livre sur la bougeotte qui méritait d'être présenté dans le cadre de notre rencontre sur le thème du voyage, car, aujourd'hui, nous sommes de plus en plus nombreux à nous poser la question

- de ce que nous faisons lorsque nous affirmons voyager,
- de ce qui nous anime lorsque nous nous déplaçons.

§2. Pour Laurent Castaignède, une telle question (qui relève de la catégorie morale des fins que nous poursuivons) est inextricablement liée à celle des **moyens techniques** que la société moderne prodigue à l'individu pour satisfaire ses désirs et besoins.

Ainsi, répondre à la question de **ce qui nous anime** lorsque nous voyageons nécessite plus que jamais et tout d'abord de répondre à la question de **ce qui nous transporte**

– tant il est vrai qu'à l'ère de l'hypermobilité en tous lieux, pour tout le monde et en permanence,

- ce n'est pas, pour l'essentiel, **un corps vivant** qui nous transporte (le nôtre, celui d'un animal)
- ni même **un phénomène naturel** sur lequel l'homme n'a que peu de prises (le courant d'une rivière ou le vent dans les voiles d'un bateau)
- mais la puissance déployée par **un engin constitué d'un moteur** à combustion ou d'un moteur électrique.

La thèse du livre est ainsi la suivante : notre mentalité est intoxiquée par la puissance des engins motorisés, au point que

- notre **désir** de maîtrise du temps et de l'espace (ce rêve multimillénaire qui habite la psyché de tout homme)
- qui assurément a permis, en déployant des moyens de transports toujours plus perfectionnés, le **développement** des civilisations modernes
- prend désormais et avant tout la forme dégradée d'une **dépendance pathologique** aux déplacements incessants : la « bougeotte ».

Cette dépendance dont les effets délétères sont planétaires a un double aspect :

- d'une part elle se manifeste comme **addiction**, en tant que **besoin psychologique** personnel irrépressible,
- d'autre part elle est le **symptôme** d'une **maladie sociale** : notre société moderne est façonnée par les **nécessités d'une économie** qui impose l'usage intensif des moyens de transports motorisés pour fonctionner correctement.

Or, le constat est sans appel : l'espace physique est saturé non seulement de moyens de transports motorisés mais aussi des réseaux et installations nécessaires à leur usage (ports, chemins de fer, autoroutes, aéroports, voies maritimes, espace aérien, zones commerciales, immeubles des stations balnéaires ou de ski occupés une seule saison de l'année, etc.), au point que, pour donner un seul exemple, selon l'Agence Internationale de l'Énergie, quelques « 25 millions de kilomètres de route devraient être construits dans le monde entre 2010 et 2050 », « soit environ 25 m² par habitants si l'on suppose qu'elles feront 8 mètres de large en moyenne » (p.23) ; ce qui est une moyenne mondiale car le chiffre monte à 40 m² de route par habitant en Occident. Dit autrement, la surface des réseaux routiers en 2050 pourrait tout simplement dépasser celle qui nous est nécessaire pour l'habitat au quotidien. Dit autrement encore, le déplacement supprime le lieu de vie.

§3. Comment nous en sommes arrivés là ?

Dès lors, « nous devons nous interroger sur nos modes de vie et de développement » (p. 130)

Tout l'intérêt du livre repose en ce que Laurent Castaignède, dans les trois premiers chapitres du livre va donc « questionner les raisons historiques, techniques et sociologiques » de ce « phénomène planétaire » (13) qu'est l'hyper-mobilité ou bougeotte avant de proposer dans un quatrième et dernier chapitre quelques propositions pour la limiter.

Je ne puis détailler ici la généalogie passionnante effectuée par l'auteur du déploiement et des usages des réseaux de transport essentiellement depuis le XVIIIe s. (depuis les premiers relais de poste jusqu'aux couloirs aériens).

Je reviens par contre sur la **thèse** car elle est **au cœur de la question du voyage** : l'histoire de l'hypermobilité est celle la croissance de la puissance des moteurs.

Sans croissance de la puissance,

- pas de croissance de la rapidité des transports,
- pas de montée en gamme du confort des engins motorisés,
- pas de généralisation de leur usage à tous.

On ne dira pas assez les effets sur la psychologie des usagers de la vitesse des transports actuels. La vitesse croissante des transports est toujours présentée comment un gain de temps pour les usagers. Par exemple, c'est une compagnie aérienne de voyage *low cost* qui vante l'île de Malte « à moins de 3h de Bordeaux ».



Mais la réalité est bien différente. La réalité, c'est que ce gain de temps dans les trajets incite les usagers moins à profiter de ce temps gagné qu'à faire des voyages vers des destinations de plus en plus lointaines d'une part et à multiplier les voyages d'autres parts. Et ce d'autant plus sur un coup de tête que l'absence de taxes sur les carburants des transports aériens permet de maintenir des prix des attractifs. Avec cette démultiplication des voyages et des voyageurs, c'est non seulement le temps gagné sur un voyage qui est perdu, mais c'est la notion même de voyage et de voyageurs qui s'efface. Comme le dit l'auteur : « *Le voyage, c'est un chemin vers une destination. Si on gomme le trajet, on n'a plus de voyageurs, mais des touristes.* »¹

§4. Dès lors que devient le voyage ?

Ce qu'il est actuellement : acte consommatoire et acte compensatoire

- a. Le voyage, d'**entreprise personnelle**, est devenu un des principaux éléments d'une **économie mondialisée fondée sur la seule consommation**.

Voici la présentation d'une compagnie de voyage trouvée ce matin en ligne :

CHOISIR ULYSSE VOYAGES c'est choisir une entreprise familiale proche de vous, à votre écoute, qui programme ses voyages en fonction des goûts de ses clients, des remarques qui lui sont faites au retour des « Impressions de voyage », qui respecte votre budget tout en vous proposant du haut de gamme, et un juste équilibre pour que vous ayez envie de repartir avec ULYSSE

Une grande partie des critiques de Laurent Castaignède se retrouve résumées en ces quelques lignes : le voyage est devenu une entreprise fondée sur

- la **séduction par le confort** à moindre coût (cf. la promesse du « haut de gamme »),
- l'**illusion d'un exotisme falsifié** mais toujours efficace (il y aurait beaucoup à dire sur l'association du voyage tel qu'il est devenu avec le nom d'Ulysse)
- la **répétition de l'acte consommatoire** : comme l'offre « respecte votre budget... vous aurez envie de repartir avec Ulysse » nous dit le publicitaire. Dit autrement : on n'est pas encore parti qu'on envisage le voyage d'après !

- b. Le voyage tel qu'il est vécu par la majorité d'entre nous se révèle être avant tout **un acte compensatoire**.

Il s'agit d'aller de plus en plus loin, de plus en plus souvent, pour compenser la sédentarité de nos vies urbaines.

Paradoxe absolu : celui qui passe plusieurs heures assis en voiture ou en train chaque semaine au quotidien à effectuer des dizaines ou centaines de kilomètre entre son lieu d'habitation et son lieu de travail ressent le besoin d'utiliser un autre engin motorisé pour avaler des milliers de kilomètres et retrouver à l'autre bout du globe (mais aussi dans l'avion qui l'y mène) le confort qu'il possède chez lui.

Ce qu'il est n'est plus :

- c. Le voyage alors n'est plus ce qu'il fut.

Puisqu'il est de plus en plus rapide, tout orienté vers le loisir,

- il n'est plus l'occasion d'un **apprentissage fondateur** (cf. les voyages des compagnons du devoir ou ceux des artistes français ou flamands allant perfectionner leur art en Italie).

Puisqu'il se doit d'être confortable (on part pour se faire du bien, pour se faire plaisir)

- il n'est plus **une rencontre de l'autre** (avec les désagréments, les mises en question, les dangers ou les possibles déceptions que cela implique) **mais du même** (sur une plage des Baléares, dans un bateau de croisière, au sommet du Kilimandjaro, on trouve avant tout des touristes).

Puisqu'il est se doit d'être répété à chaque vacances (« Où allez-vous ? » est probablement la question la plus fréquente lorsque ces périodes approchent),

¹ Entretien donné à Sud-Ouest le 9 décembre 2021.

- *il n'est plus un cheminement existentiel* (ce qu'il est censé être depuis le mythe de Gilgamesh, partie à la recherche de la vie éternelle² ou du voyage d'Abraham parti vers une terre inconnue en réponse à l'appel divin, lequel se traduit, littéralement, par l'incitation/invitation : « Vas vers toi »)

§5. Comment sauver le voyage ?

Choisir la durée contre la vitesse

Le déplacement nécessite la vitesse, le voyage la durée.

Le déplacement promet la distance et le manifeste, le voyage l'intensité et l'intime.

Le bonheur du voyage n'est ni dans la téléportation ni dans le lointain mais bien dans le cheminement et dans l'accueil du monde en soi.

Choisir la sobriété contre l'efficacité

L'efficacité autorise une frénésie de déplacement et une multiplication de transports qui se présentent à nous comme des voyages. Dès lors, la sobriété dans l'usage des transports, si elle s'accompagne d'une réflexion dans l'organisation de voyages pas forcément en vue de destinations lointaines, moins fréquents mais plus longs, loin d'être une régression apparaît, au contraire, comme le moyen premier de maintenir leur dimension existentielle irremplaçable.

Complément : ceux qui sont à Paris peuvent visiter, jusqu'au 29 janvier 2023, [l'exposition sur le voyage à la fondation Edf](#) dont le contenu a été supervisé par Rodolphe Christin, sociologue et auteur, dans la même collection d'Écosociété que le livre ici recensé, de deux titres tout aussi (sinon plus) provocateurs mais nécessaires à la réflexion : [La vraie vie est ici. Voyager encore ?](#) (2020) et [Manuel de l'anti-tourisme](#) (2018).

² Commentaire de Bertrand : N'est-il pas important pour cette rencontre autour du voyage de remarquer que l'un des textes les plus anciens parvenu jusqu'à nous concerne non seulement un récit de voyage mais aussi et surtout celui de la découverte de l'amitié ? Pour l'auteur qui écrivait en akkadien sur des tablettes d'argile il y a 3700 ans, découvrir le monde n'allait pas sans découvrir l'amitié. N'y a-t-il pas là une relation essentielle que nous sommes en train de perdre avec le voyage tel qu'il est majoritairement pratiqué ?





→ **Éloge des voyages insensés, Vassili Golovanov, publié aux éditions Verdier.**

(présenté par Bertrand)

Une île inhospitalière, au-dessus du cercle polaire, rien que la toundra sous les pieds. Qui aurait envie de s'y rendre ?

Mais dans le monde des latitudes normales, là où le climat n'est pas excentrique, il semble que l'inhospitalité n'est pas absente. Comme si trop de confort rendait l'existence inhabitable.

C'est en tout cas le sentiment de Golovanov, journaliste moscovite qui étouffe en toutes choses. Nul désir à rejoindre, nulle part où aller pour de nouvelles respirations. La dépression pourrait être sans issue sauf qu'il lui reste dans la tête une minuscule lumière, une île rencontrée jadis lors de la lecture d'un récit de voyage écrit par un explorateur anglais du XIX^{ème} siècle. C'est tout ce qui lui reste, cette île qui figure dans son imaginaire et qu'il va chercher à atteindre. L'envie d'en finir avec sa vie est un excellent point de départ pour voyager.

Le trajet entre Moscou et l'île de Kolgouiev commence par un long périple en train. Ensuite il faut prendre un bateau plein à craquer qui descend un fleuve balisé d'usines en ruine jusqu'à une ville portuaire. Pour rejoindre l'île il n'y a que deux navettes par mois désormais, un hélicoptère vous emporte au-dessus de la mer de Barents vers cette île que personne ne veut rejoindre et que les habitants veulent quitter. Pour bien voyager, il faut aller à contre-courant.

Golovanov rejoint ainsi son bout du monde. La découverte d'une température, d'un climat, d'une faune et d'une flore misérables. Et puis la découverte des légendes.

Depuis 4000 ans, les Nenets sillonnent le nord de la Sibérie. Ils sont moins un peuple qu'un mouvement de balancier entre la taïga et la toundra. On vit du froid, de chamanisme et de rennes. Les rennes sont leur terre et leur ciel, leur temps ancien et leur temps à venir, on pourrait dire leur espace-temps. Et quand ils n'ont plus la possibilité de déplacer leur troupeau, ils perdent la possibilité de respirer. C'est ainsi qu'après 4000 ans de transhumance, certains Nenets sortent de leur espace-temps et aboutissent à la vodka terminale.

D'autres résistent à des pouvoirs politique et économique, tentent de raisonner des multinationales comme Gazprom, mais ceux qui habitent sur l'île de Kolgouïev, enfants comme adultes, sont ivres du matin au soir, la même nuit, non pas une nuit, prisonniers de la même obscurité abstraite, définitive, et pas une lumière dans la tête pour vous sortir de là.

Il y a comme un parallèle entre ces Nenets et Golovanov, un voyage permet de rejoindre des semblables dans l'exil.

Son récit est lui-même un voyage pour celui qui tourne les pages. On est pareil à des enfants assis en demi-cercle autour du feu et d'une vieille personne qui nous raconte un extrait de son passé.

Captif de sa voix, lorsqu'elle nous dit qu'elle avait très froid nous oublions les flammes de la cheminée et nous frissonnons. Quand elle se cachait nous faisons moins de bruit que le silence, une créature pourrait nous surprendre.

Plus l'on s'isole pour lire ce livre, plus l'on devient ce que Golovanov devient.

Nous prenons conscience de l'infini beauté que contiennent ces lignes et nous n'aspérons plus qu'à nous laisser envahir.

La parole du voyageur, ainsi est notre voyage.